



ISSN 2110-6126

ISSN en ligne 2261-1061

Promenade « souriante » dans l'œuvre d'Edgar Morin

Jacques Cortès

Professeuse émérite de l'Université de Rouen, France

Ancien Directeur du CREDIF

Centre de Recherches et d'Études pour la diffusion du français

Président du GERFLINT

Groupe d'Études et de Recherches pour le Français Langue internationale¹

L'incertitude détermine le caractère aventureux de nos destinées, elle rappelle en effet à notre conscience que la vie est une aventure. Une immense, une incroyable, une merveilleuse aventure. Lorsqu'il naît, chaque individu ignore tout des opportunités, des joies, des déconvenues, des drames, des découvertes, des bonheurs qui jalonneront son existence. Il sait qu'il mourra, mais il ne sait pas quand. La vie, c'est faire des paris et ne jamais croire que ses décisions sont absolument justes, c'est privilégier l'état de vigilance et de veille à l'état de somnolence et d'adaptation au pur présent.

Edgar Morin, *Frères d'âme, Allons au-devant de la vie*, Editions de l'Aube, 2021, p.142.

Prétendre parler d'Edgar Morin en 2021 (année de son centième anniversaire) est une entreprise frisant l'impudeur car l'œuvre est d'abord importante par son volume, ensuite par sa diversité, et enfin par le nombre phénoménal de commentaires savamment et objectivement dithyrambiques qu'elle a déjà inspirés. Je crois donc prudent d'appeler à mon secours Jean de La Bruyère pour lui faire répéter *post mortem* que « *tout est dit et que l'on vient trop tard depuis 7000 ans qu'il y a des hommes et qui pensent* ».

Avec Edgar Morin, le problème, il est vrai, n'a qu'un petit siècle d'existence (excusez du peu) mais depuis son adolescence - et même avant - il parle et fait parler de lui puisqu'il nous indiquait dans son roman *l'île de Luna* (2017) qu'au Lycée Rollin de Paris, avec son copain Salet, il dirigeait déjà une équipe d'écrivains en herbe (de la septième à la neuvième) qui publiaient un journal et même, si j'ai bien lu, un (ou des) roman(s).

Peut-on polémiquer avec lui ? Cela est d'évidence possible, et il serait indiscutablement marri que ce ne fût pas le cas. Mais, avec un joueur d'une telle classe, mieux vaut éviter de rompre trop de lances car la polémique est un art, nous le

verrons, qu'il pratique, en gros, depuis l'âge de 10 ans avec un sens inné du combat verbal. Comme, en plus, il pratique avec talent, formaté par **Eros**, l'art du pardon, de l'indulgence et de la bienveillance, on se doit de conseiller subrepticement à **Polemicos**, **Thanatos** et à leurs sbires toujours antipathiques, d'adoucir leurs traits, voire de les laisser dans leur carquois s'ils ne veulent pas prendre de mémorables déculottées.

Dans les lignes qui suivent, je me propose simplement de commenter sobrement 4 de ses derniers ouvrages pour tenter d'en dégager une trajectoire explicative générale (forcément superficielle) de ses choix les plus divers, donc de sa vie, et surtout, si cela est possible, de sa pensée voyageuse au sens nomade qu'il a choisi et qui l'a conduit un peu partout sur notre planète certainement trop petite pour lui.

- Je commencerai, en 2015, par *L'Aventure de la Méthode*, ouvrage publié au Seuil (159 pages) qui a le mérite de nous expliquer les 30 années d'écriture des 6 tomes de *la Méthode* ». Pourquoi ce livre plutôt qu'un autre ? Simplement parce que Morin y trace, de façon résumée, la voie d'une refondation de l'humanisme ayant nourri les principes constamment évolutifs de ses travaux.
- Le deuxième ouvrage (2017) est directement en lien avec le premier puisqu'il s'agit du Roman *L'île de Luna*, Actes Sud (180 pages.) en souvenir de la Maman adorée et perdue, et en lien toujours ardent avec elle, ouvrage dans lequel, affectivement, on découvre encore le top départ de toute l'œuvre d'Edgar Morin, y compris, très en aval, mais nullement en fin de course, celle qui se poursuit aujourd'hui...
- Le troisième, 2021, *Leçons d'un siècle de vie* (2021) Denoël, 147 pages, est « la transmission de l'expérience centenaire de la complexité humaine », Morin devenant juge-arbitre de toute sa propre trajectoire toujours en développement avec l'assistance active de Sabah, son épouse aimante et aimée.
- Le quatrième enfin, (2021) *Frères d'âme, entretien avec Denis Lafay, Allons au-devant de la vie*, Editions de l'Aube, (168 pages), est une rencontre exceptionnelle entre deux grands humanistes : Edgar Morin et Pierre Rhabhi échangeant fraternellement sur l'Etat du Monde actuel où ils vivent, tentant toujours d'en comprendre et d'en expliquer l'évolution, le coordinateur des débats, Denis Lafay, tenant respectueusement et très copieusement son rôle.

Remarque : *Il n'est évidemment pas dans mes intentions de faire le décompte complet ni même l'analyse exhaustive de tous les desseins d'Edgar Morin évoqués dans ces 4 ouvrages. Je me bornerai, à travers certains de ses commentaires,*

de dégager, en toute affection et respect, quelques traits de sa personnalité. Tâche éminemment complexe car toute interprétation est périlleuse, tout particulièrement quand il s'agit d'un thème en cent actes divers.

I.- « L'Aventure de la Méthode » (2015)

« Je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties »

Pascal

« N'est-il pas urgent de réinterroger une raison qui a produit en son sein son pire ennemi qui est la rationalisation ? »

Edgar Morin

Il y a chez Morin un sens romanesque dominant qui m'a toujours frappé à la lecture, non pas de tous ses livres (une déclaration de ce type serait mensongère car je suis loin d'avoir tout lu) mais des ouvrages de lui que j'ai eu le grand privilège d'acquérir et de dévorer. Et cela implique une somme déjà imposante. Quel que soit le document sélectionné, Morin n'explique pas, à froid, les caractéristiques scientifiques du problème qu'il entend traiter. Non, il part toujours de lui-même, nullement pour se faire mousser, mais très objectivement pour expliquer à son lecteur les chemins, situations, vérités, désirs, angoisses, refus, colères, indignations, révoltes, amitiés, fraternisations, béguins, idylles, amourettes ou amours profonds... qui ont rempli sa vie parfois jusqu'au débordement, et qui font qu'en sa compagnie on se sent naturellement invité à entrer dans une infinitude commençant, comme dans le livre que nous ouvrons ici, par son aventure personnelle qu'annonce d'emblée un titre sans ambiguïté : « La recherche de mes vérités ».

La première de ses vérités, en même temps que la plus douloureuse, c'est, en 1932, sa maman adorée retrouvée morte Gare Saint-Lazare, dans le train de Banlieue qu'elle avait pris à Rueil pour se rendre à Paris. Comme le deuxième ouvrage que j'ai choisi parle de façon très approfondie de ce tragique événement, je me bornerai à dire ici qu'il fut à l'origine d'un énorme malentendu avec son Père qui, connaissant la sensibilité infinie de son fils, crut bon, avec la complicité bienveillante de tout le reste de la famille, de lui cacher pendant quelque temps cette disparition, donc de lui mentir par volonté de le protéger, sur la terrible absence de Luna. Erreur compréhensible, certes, de la part d'un père aimant, mais vécue comme monstrueuse par l'enfant, et ce pour de nombreuses raisons, et tout particulièrement parce que le mensonge collectif détruisait, avec les meilleures intentions du monde, ce que l'enfant, lui, considérait comme la seule vérité de sa vie : l'amour de sa mère.

Ainsi, écrit alors Morin, « me sont venues de façon prématurée et lancinante les questions de tout enfant quand émerge en lui l'adolescent, c'est-à-dire quand son esprit s'ouvre au monde au-delà des frontières de sa famille : que puis-je croire ? Que puis-je savoir ? Que puis-je espérer ? ». Questions angoissées car, dans une culture familiale très laïcisée donc non religieuse, l'enfant meurtri « ne pouvait avoir aucune foi, aucune morale, aucune vérité » pré-enseignées susceptibles de lui apporter la moindre consolation.

Toute l'aventure de *la Méthode* commence dans cet immense chagrin d'enfant et on peut facilement le croire puisque c'est Morin lui-même qui le dit et le redit (leitmotiv significatif) dans de nombreux livres publiés.

Une deuxième vérité première va dès lors se développer de façon impressionnante. C'est, outre le cinéma et la musique dont il fut « fan », la lecture, certainement très éclectique pour un enfant de 12 à 15 ans, mais également très passionnelle si l'on en juge par les auteurs que, prématurément il dévore, et qu'on peut classer - entre autres qualités - parmi les plus prolifiques et même les plus grands de l'époque comme les 10 tomes du *Jean-Christophe* de Romain Rolland, toute l'œuvre d'Anatole France dont les romans, écrit-il « étaient une apologie du doute, une critique des certitudes, un rejet des fanatismes », mais aussi les 500 pages de *La Résurrection* de Tolstoï conjuguées aux milliers de pages de « *L'Idiot* » et de « *Crime et Châtiments* » de Dostoïevski. Pour un adolescent encore proche de l'enfance, ces ouvrages sont un signe éclatant de grande précocité intellectuelle d'abord, mais aussi culturelle. Ce qui semble clair, c'est qu'ils lui ont révélé, et c'est lui qui le dit « des profondeurs anthropologiques qu'aucune science humaine ne peut atteindre », ajoutant même : « En fait s'est mise en place et s'est enracinée dans mon esprit une dualité faite de l'opposition complémentaire d'instances inséparables : le doute et la bonne foi », ce qui est effectivement l'affrontement fondamental de toute situation, donc de toute méthode d'analyse.

L'aventure de *la Méthode* commence ainsi dans ces colossales lectures qui lui donneront le goût et les moyens d'aller toujours plus loin, donc de poursuivre intellectuellement, poétiquement, psychologiquement une trajectoire que viendra renforcer sa passion pour la musique et surtout pour le cinéma (il fréquenta abondamment les 3 salles de la rue de Ménilmontant). Ce qu'il faut aussi noter, c'est que l'enfant devenant adolescent choisit d'abord pour compagne la solitude, trait de caractère qui, plus tard, on le sait, sera complètement abandonné si l'on en juge par le rôle carrément fantastique que l'amitié et l'amour ont joué dans sa vie.

La troisième vérité (si un tel mot peut trouver place dans une décennie internationale de folie) c'est l'évolution tragique, échevelée, frénétique du monde

des années 30 et 40. Entre le stalinisme, le communisme, le personnalisme et le fascisme courant les rues, les procès sordides de Moscou, la guerre d'Espagne, l'ignoble pacte germano-soviétique du 23 août 1938, l'attaque de la Pologne, la déclaration de guerre, les défaites lamentables de l'Armée française etc... mieux vaut ne pas trop approfondir. Cette quatrième décennie du XX^e siècle, qui est - mais je ne m'en flatte pas - celle de ma propre naissance, ne mérite vraiment pas qu'on chante ses louanges.

Edgar passe son bac philo en 1939. Il a alors 18 ans, et il s'inscrit à l'Université dans plusieurs disciplines (philo, histoire et géographie, sciences politiques et mathématiques), soucieux déjà, instinctivement, de relier les connaissances, mais tout de même aussi un peu vorace et peut-être encore irrésolu sur son avenir professionnel qui mettra 10 ans à se décider concrètement. Mais la guerre est là, les frontières du nord sont sur le point d'être enfoncées par la soldatesque hitlérienne. Il faut donc quitter Paris. Le 10 juin, Edgar prend le dernier train pour Toulouse. Les Allemands entrent dans Paris le 14 et la France capitule le 22 du même mois.

Les influences qu'il revendique alors pour cette période nationale bien pitoyable sont très éclectiques : Simone Weil (1909-1943), Robert Aron (1898 - 1975), Emmanuel Mounier (1905- 1950), Auguste Detoef (1883- 1947), Gaston Bergery (1892-1974), René Maublanc (1891-1960), Georges Delbois (1919-2010) et surtout son maître, Georges Lefebvre (1874-1959) professeur d'Histoire de la révolution française. C'est l'époque où, sous cette pluie d'influences, il s'intéresse au marxisme puis au communisme (dont il prendra la carte pour 6 années), mais aussi, par la multiplicité des approches envisagées, il commence à entrevoir, sous l'angle historique, certaines des idées qui contribueront à l'élaboration de *La Méthode*. Cf. p.15 et 16 ses premières conclusions : « *les décisions et actions n'aboutissent pas souvent aux résultats espérés et peuvent même aboutir à leur contraire (écologie de l'action)*. *L'historien qui étudie le passé doit lui-même être historicisé dans son temps, car il projette inconsciemment sur son objet les problèmes et expériences de son époque (observation de l'observateur)* ». Ce que Morin appelle « la recherche de ses vérités » est évidemment encore loin de « *la Méthode* » mais elle en est - c'est sûr - la motivation déjà solidement esquissée. Comme on le voit dans son propre récit, il s'engagea très tôt, entre 10 et 19 ans, dans une « aventure » au sens légendaire du terme. Pour parler de lui, c'est du reste le seul mot qui me semble convenir car tout au long de sa vie, donc y compris aujourd'hui, Il eut (et il a) vitalement besoin, non pas de s'enfuir mais de partir, tout simplement pour aller ailleurs, explorer, bouger. Et il abusera même des voyages, au point de mettre sa vie en danger comme, par exemple, ce fut le cas plus tard, en 1961 (à l'âge de 40 ans) où l'excès dans ce domaine lui valut d'être « simultanément emporté par un

tourbillon d'activités et de voyages « (.) et de se retrouver « dans le coma au Mount Sinai Hospital, à New York ».

Si j'ai aligné *supra* la liste compacte (d'une partie seulement) des influences intellectuelles et morales dont il a alors bénéficié, ce n'est pas pour entrer dans le détail de chaque péripétie interlocutive advenue. Il n'est pas question pour moi, en effet (j'en suis incapable) de chercher perpétuellement des explications subtiles à tous les événements vécus, mais simplement de faire le constat global et conclusif que ses lectures, ses loisirs, ses rencontres, ses cogitations propres, ses engagements politiques intervenant suite à une multitude de circonstances programmées ou même de hasards, ont enrichi son intellect, sa vie sociale, professionnelle, amicale et sentimentale d'une quantité de conjonctures presque miraculeuses qui, au bout du compte, l'ont placé en pôle-position réflexive pour lui permettre de transmuter son génie en modèle reconnu de culture explicative mais aussi de bienveillante humanité.

Là commence explicitement ce qu'il appelle lui-même *l'aventure de la Méthode* : 6 tomes, plus de 2000 pages qui vont mettre 35 ans à naître et à prospérer. Il n'est évidemment pas possible (dans mon texte forcément limité) d'entrer dans le détail de chaque ouvrage car l'ensemble, très encyclopédique, couvre la totalité des deux cultures, scientifique et humaniste, permettant d'établir une anthropologie complexe de « *l'homme à la fois comme être individuel, social, biologique et physique* », *i.e* dans une plénitude complexe intégrale rompant avec la science dominante - mais restreinte - du passé.

Cette dernière, en effet, s'est révélée inféconde pour 3 raisons majeures : **scotomisation** du sujet, **hyper-formalisation** et émiettement disciplinaire. Ce sont là, pour Morin - et l'on ne peut que le suivre à cet égard - les origines du piétinement fondamental de l'humanisme traité classiquement de façon disjonctive, ce dont Morin nous donne une explication très claire : « *l'absence de communication entre les deux cultures fait que la culture scientifique hyperspécialisée manque de la réflexivité propre à la culture des humanités, et la culture des humanités est comme un moulin qui tourne à vide tant que ne lui arrive pas le grain des connaissances scientifiques* ». La raison doit donc être sensible, ouverte et complexe et c'est précisément ce que Maurice Merleau-Ponty, très admiré de Morin, suggérait déjà en 1960 : « La tâche est [...] d'élargir notre raison pour la rendre capable de comprendre ce qui en nous et dans les autres précède et excède la raison ».

Mais concluons trop prématurément, ce grand ouvrage de synthèse écrit par Morin il y a à peine 6 ans. Ce qui est remarquable chez lui c'est la part personnelle qu'il n'hésite pas à prendre dans tous les propos qu'il tient. Contrairement à l'usage

« mondain », pour ce qui le concerne du moins, je tiens son approche pour un témoignage de grande modestie ou, plus exactement, « d'humanité », mot que je préfère au trop philosophique « humanisme » car, ce qui est émouvant chez Edgar, c'est son étonnement toujours enthousiaste face à ses découvertes : « Je fais partie - écrit-il - de cette aventure inouïe, incluse dans l'aventure elle-même stupéfiante de l'Univers. Elle porte en elle son ignorance, son inconnu, son mystère, sa folie dans sa raison, son inconscience dans sa conscience, et je porte en moi l'ignorance, l'inconnu, le mystère, la folie, la raison de l'aventure plus que jamais incertaine, plus que jamais terrifiante, plus que jamais exaltante.

*Caminante no hay camino, se hace camino al andar
Cher Edgar, quel Sublime Poète tu es !*

II. « L'île de Luna » (2017)

- *Lève-toi vite, mon petit chou, nous allons partir...*

- *Où ?*

- *Au cimetière, dit le père d'un ton détaché.*

Silence

- *Je préfère lire, répondit Mercier d'un ton également détaché.*

Sa main s'élança en arrière, et, sur le petit meuble derrière sa tête, il saisit un livre.

L'intrigue de ce roman est toute entière contenue dans le fait que le héros, Edgar, onze ans, (alias Albert Mercier) comprend rapidement ce que tout son entourage familial : Alfred Mercier, son papa, mais aussi ses tantes, ses oncles et ses cousins... ont décidé collectivement, par amour, de lui cacher l'atroce, la monstrueuse, l'insupportable nouvelle de la disparition tragique de Luna, sa Maman adorée. Pour Mercier, les précautions prises à son égard ne lui apparaissent pas comme l'expression d'une tendresse consolatrice mais comme un mensonge pur et simple donnant lieu à un scénario ridicule maladroitement joué sous son regard ironique et dur, et dès lors perçu par lui, de façon totalement non négociable, comme humiliant. Il refuse purement et simplement la mort de sa mère et, à partir de là, il considère comme ennemis tous les témoignages visant à lui faire admettre qu'elle a disparu à jamais.

Dans son introduction d'une trentaine de pages, le roman revenant avant la tragédie, est l'évocation amusante des péripéties d'une vie (racontée 96 ans plus tard) dans le monde scolaire de l'enfance au Lycée Rollin, en classe de 7^e où Albert Mercier (Edgar Nahoum), dirige avec son copain Salet, ce qui pour tous deux (et on les

comprend) est un grand projet : la réalisation d'un journal, « *L'illustré de Rollin* » rassemblant les créations littéraires de tous ceux qui, de la septième à la neuvième, désirent s'exprimer librement par écrit. Albert et Salet témoignent ainsi, une année avant d'entrer en 6^e A (dans la filière classique avec latin conseillée par leur institutrice, Mademoiselle *Soulier* dite aussi *Miss Shoes*) d'une précocité remarquable. Si, en effet, je me recoiffe de mon antique casquette de « prof » de Lettres, je puis fermement assurer que l'activité de ces gamins de 10-11 ans se rangea d'emblée et très exactement au top niveau de la pédagogie, même si Mademoiselle *Soulier* et le surveillant de l'étude, *m'sieur Paoli*, (Corse de son état, tireur d'oreilles et assez apathique le reste du temps, «*regardant le plafond puis, à travers les fenêtres grillagées, les feuilles vertes du Square d'Anvers et expirant longuement par ses narines poilues* ») ne semblent aucunement avoir apprécié cette initiative, comme l'indique l'unique réflexion de *Miss Shoes* rendant à Albert le manuscrit - antérieurement confisqué du roman collectif - en faisant une seule observation : « l'imparfait du subjonctif se conjugue ». Et les enfants, très conscients qu'il y a là un impair regrettable, se risquent à penser que « *Mademoiselle Soulier aurait pu dire un mot d'encouragement ou de politesse* ». Regret parfaitement évident.

Ce qu'il faut retenir de cette activité romanesque et poétique, c'est aussi, et surtout, l'atmosphère de clandestinité dans laquelle vivent les enfants, et qui leur donne le sentiment d'un combat exaltant mené dans l'ombre et atteignant un niveau de réalité rêvée à un point tel que les héros fictifs du roman en arrivent, l'imagination aidant, à faire alliance de « résistance » pour affronter « m'sieur Paoli » tenant, sans en avoir conscience, ainsi que Mademoiselle *Soulier*, le rôle de l'ennemi à combattre. Déjà, donc, mais « joyeuse », la Résistance... C'est ainsi qu'un personnage du roman, Bob Reicrem (peut-être *le Roi de la crème* mais rien n'est moins sûr) se substitue virtuellement à Albert pour subir sa condamnation par *m'sieur Paoli* lui tirant l'oreille. Situation comparable quoique moins dure pour Salet, auteur d'un « voyage au royaume souterrain » qui lui vaut d'être traité de « *drôle de souterrain* » par *M'sieur Paoli* s'emparant du texte et le lisant en chaire à l'ensemble de la classe en se moquant de l'auteur. *Atmosphère, atmosphère !!* Encore la Résistance au point que Salet se mit même à chanter les *Allobroges vaillants*. Correspondances lointaines souriantes toujours possibles avec le futur à venir d'Edgar à Toulouse dans les années 40, futur préfiguré en version théâtrale ou cinématographique (façon Tom Mix).

L'aventure de la Méthode peut et doit être reliée à ces souvenirs lointains puisque Morin les évoque lui-même dans *l'île de Luna*. Ce sont évidemment des épiphénomènes car le roman (dans cette première partie) est avant tout nourri de réminiscences temporelles joyeuses et somme toute heureuses du Lycée Rollin

tenant toute sa place hilare et guillerette en forme de récit anecdotique précédant son immense malheur. L'ensemble est là pour rappeler l'amour infini d'un homme ayant gardé intacts, tout au long de sa vie, non seulement l'attachement à un être disparu qui représentait la raison suprême donnant du sens à sa propre existence, mais aussi tous les souvenirs d'une enfance heureuse qu'il ne pouvait oublier sans se perdre lui-même.

C'est dans cet état d'esprit qu'il faut lire ensuite la kyrielle des affrontements entre Albert et son père mais aussi son conflit larvé avec toute une abondante famille collatérale avec laquelle les liens entretenus seront parfois à la limite du supportable par leur fréquence et même par leur grossièreté, en tout cas par leur violence verbale qui ne s'apaisera qu'en toute limite du roman où, très symboliquement, un soir, « *au cours d'une balade à Bicyclette à l'île de Chatou face à Rueil et Bougival* » la disparition de la Maman, très poétiquement, fut enfin révélée et acceptée par l'enfant.

Et c'est sur une triste mais merveilleuse image céleste que prend fin le drame de l'île de Luna, avec sous ses yeux sa maman toujours adorée montant au ciel : « *Devant une maison abandonnée, aveugle, sans vitres. Soudain une lune énorme et rougeâtre apparut derrière la maison morte de l'île morte. Elle s'éleva lentement dans la nuit et devint d'une blancheur immaculée. Il eut le sentiment que sa mère se faisait Lune, abandonnait la terre pour le protéger du ciel. Il regarda la lune avec adoration. La mère était partie à jamais. Il serait à jamais son orphelin, mais elle serait pour toujours sa déesse* ».

III. « Leçons d'un siècle de vie » (2021)

« *J'ai pu apprécier grâce à chacune de mes compagnes des mondes nouveaux pour moi : la campagne périgourdine avec Violette, le Québec lors de sa révolution tranquille, la condition afro-américaine avec Johanne, la haute caste médicale avec Edwige, et enfin désormais la vie intellectuelle franco-marocaine avec Sabah* » chap.1, p.21-22.

J'ai choisi d'ouvrir la lecture de cet ouvrage par cette phrase qui montre qu'Edgar Morin est vraiment un personnage extraordinaire. Parlant de lui, il intitule son premier chapitre « *L'identité une et multiple* ». Mais ce titre ne signifie évidemment pas qu'il considère son cas comme unique. Chacun de nous a son identité à la fois **une** donc affichée, et **multiple** donc liée aux aléas de l'existence, à la multiplicité des situations banales, complexes, conventionnelles, ordinaires ou extraordinaires...etc. dans lesquelles chaque humain est amené à évoluer. Le concernant personnellement, ce titre émouvant implique aussi, historiquement,

les deux lignées des Nahoum et des Beressi (côté maternel) avec leur trajectoire internationale, notamment de Thessalonique à l'Espagne puis à la France, un périple qui fut certainement complexe, douloureux parfois, et certainement fertile en angoisse. Mais il termine tout cela par une phrase conclusive péremptoire : « *Je me sens viscéralement français* ». Cette phrase volontairement tranchante élimine, comme d'un revers de main, toute éventuelle polémique à cet égard. Je comprends la force de cette affirmation que je reçois d'autant mieux qu'elle réveille en moi des souvenirs voisins sur lesquels je ne m'arrêterai évidemment pas...

Il est encore beaucoup question de *Résistance* dans ce livre, mais cette fois, il ne s'agit plus d'un jeu. Morin, en effet, a adhéré au mouvement de Philippe Dechartre, participant donc à la guerre clandestine, à la fois pour libérer la France mais aussi pour « participer à la lutte de toute l'humanité pour son émancipation », hautes vertus qu'à l'époque il confondait alors « avec le communisme ». Erreur ? Certainement oui au moment du pacte germano-soviétique, mais de façon générale, toute Idéologie fonctionnant comme religion transcendante (on le sait parfaitement pour le vivre historiquement et sans interruption depuis des temps très anciens) entraîne cette ferveur appelée **fanatisme** qui parvient, même chez un sujet apparemment intelligent, à justifier, avec la dictature, son cortège de mensonges obligatoires (les procès de Moscou ou les massacres nazis, par exemple) et aussi, à un niveau inférieur socialement, tous les actes de foi individuelle ou collective conduisant aux **attentats** effectués par des gens convaincus de faire leur devoir sacrificiel, soit au nom d'une référence totalitaire quasi divinisée (Hitler ou Staline), soit à celui d'une instance divine supérieure définitivement invisible mais estimée réelle, qui serait curieusement demandeuse de sang.

Cette Divinité que personne n'a jamais vue ni entendue, le comble de l'incroyance serait de la récuser, car, pour le fidèle de base actif souhaitant ardemment l'honorer, la meilleure façon de le faire ne peut être que la mort de tout intolérable dénégateur dont la mécréance est une insulte à Dieu. Ce qui est clair, c'est que malgré les avancées formidables de la science, une bien mauvaise conseillère règne toujours sur notre petite planète : **la Foi**, maladie spirituelle non médicalement identifiée, entraînant, avec un trop-plein de certitude, la ferveur conduisant le croyant fanatique au crime et à ses conséquences : l'absence d'humanité et la cruauté confondue avec l'amour de Dieu.

Cette partie des Leçons d'un siècle de vie d'Edgar Morin est à mettre en relation avec la conclusion 3 du Tome 6 de « La Méthode », intitulée : **Du Mal**. Parmi la multitude de citations qui pourraient enrichir son livre écrit cette année même, je retiendrai simplement celle-ci : « *le sens que je donne, finalement à l'éthique, s'il*

faut un terme qui puisse englober tous ses aspects, c'est la résistance à la cruauté du monde et à la barbarie humaine ».

Mais si, des choix et erreurs politiques d'Edgar, on passe à ses relations familiales, de son propre aveu on découvre qu'elles ne furent pas vraiment réussies et même qu'elles furent longtemps inexistantes ou peu s'en faut. Avec son père, pourtant très aimant, il mit une distance constante, vivant très volontairement hors de la famille à qui il préférerait (il le dit sans ambages) l'école, le cinéma, les livres et les rues où il fit « son éducation » et où il apprit « ses vérités ». À noter aussi qu'il fut le père très absent des deux filles, Véronique et Irène, que lui avait données Violette. Il invoqua pour cela l'argument (ressemblant plutôt à un prétexte) que « rien ne valait mieux que l'auto-éducation qui fut la sienne ». Soit, ce fut un choix personnel et il se consacra, avoue-t-il avec cette spontanéité innocente dont il a le secret, à ses propres travaux mais en reconnaissant sur le tard qu'il ne fut « ni un bon fils, ni un bon père mais un époux aimé et aimant ».

Mieux vaut tard que jamais, il nous confie aujourd'hui ses remords tant à l'égard de son père que de Véronique et Irène dont hélas, à Montpellier, il est géographiquement éloigné, ce qui le prive (et on veut bien le croire) « de cette chose superbe qu'est une famille unie ». Comme dit le proverbe, « *le papier ne refuse jamais l'encre* » ...et l'on peut trouver dans cette situation (personnellement j'en suis convaincu), une part discrète d'humour associée au regret sincère d'un homme d'une bonté proverbiale, se découvrant désireux, car certainement confus, de minimiser certaines de ses erreurs en utilisant des arguments assez peu convaincants. Par exemple, celui-ci : « *Je ne pus fonder ma famille, car mes trois mariages précédant l'ultime furent à la fois assez longs (18 ans, seize ans et 28 ans) pour que je puisse être intégré dans une famille au départ étrangère, et trop courts pour que j'y demeure de façon durable* ». Aucun commentaire ne peut être risqué si, en tant d'années (tout de même !!) il n'a pas pu (disons plutôt pas souhaité) être intégré dans une famille. On peut donc parfois s'interroger sur la pertinence fragile de certains de ses propos.

Mais à quoi bon chercher longuement ailleurs que dans un trait propre de caractère la cause de l'ensemble des situations qu'il a dû affronter, ou plutôt que, très consciemment, tout au long de sa vie, il a choisi de suivre ? Parlant de lui-même, en page 14 du livre, il évoque son livre de 1969 : *le Vif du sujet*, où il se définit lui-même ainsi : « *je me sens parfois envahi par la mélancolie de ma mère, parfois occupé par la joviale gaieté de mon père. Je me sens tantôt un paresseux, tantôt un hyperactif, tantôt un somnolent, tantôt un éveillé. Des états de transe enchantée me saisissent dans les émotions esthétiques ; je me sens dominé par une force à la fois supérieure, extérieure et intérieure quand je me consacre à la*

rédaction d'un livre. Et après chaque colère, je sais que j'ai été possédé par mon propre démon ».

C'est là, très exactement, le **portrait du bipolaire** qu'il brosse à la page précédente et qui montre que « la même personne peut passer d'un état mental ou émotionnel à un autre cristallisant au total, « une personnalité cohérente, ayant ses traits singuliers, vouée à disparaître et à réapparaître ». Si Edgar prend la peine, dans ces *Leçons d'un siècle de vie*, d'évoquer ce type de personnalité, c'est d'évidence parce que cela le concerne au premier chef (sinon, pourquoi en parlerait-il dans un livre ayant le titre qu'il a choisi ?).

C'est peut-être là l'explication profonde de son comportement, tout au long de sa vie dont il a fait loyalement et sincèrement l'aveu en ouvrant son chapitre par la question *Qui suis-je ?* Il y répond de façon franche et détaillée en 20 pages qui méritent évidemment une lecture exhaustive car ce sont là vraiment, parmi bien d'autres, les leçons sur lui-même tirées de son grand siècle de vie qui se poursuit, et, nous l'espérons, pour encore de longues et belles années.

Le livre se termine par un CREDO dont l'essentiel de la conclusion est celle-ci : « Finalement, il est bon d'être bon, on se sent bien d'être pour le Bien, le sens de la complexité permet de percevoir les aspects différents et contradictoires des êtres, des conjonctures, des événements, et cette perception favorise la bienveillance ». Et l'on trouve, après ce CREDO, un MEMENTOS dont je retiens une seule phrase révélant l'humanité profonde de l'Homme : « Je critique des idées, je n'attaque jamais des personnes. Ce serait me dégrader que de les dégrader ».

IV. Edgar Morin, Pierre Rabhi - Frères d'âme (2021)

Entretiens avec Denis Lafay

Ce quatrième et dernier livre a été programmé par un journaliste, Denis Lafay (54 ans), Directeur de la Collection *Le monde en soi* aux Editions de l'Aube. Il a réuni pour un tel événement Edgar Morin et Pierre Rabhi, originellement Rabah Rabhi, né en Algérie à Kenadsa le 29 mai 1938, 83 ans, essayiste, romancier, agriculteur, conférencier et écologiste français, fondateur du Mouvement *Colibris* et membre du mouvement dit *anthroposophique*.

Après un déjeuner « savoureux » dans un restaurant de Montpellier, un prélude d'une vingtaine de pages est présenté par Denis Lafay sous le titre « Et la poésie jaillit ». Beau texte, indéniablement, mais moins d'ouverture que déjà de synthèse, ce qui - en dépit de la qualité d'écriture - rend l'atmosphère du débat un peu artificielle. Il est invraisemblable, en effet, que les deux intervenants puissent avoir

écouté un aussi long discours indiquant *a priori*, en substance, à peu près tout ce qui va suivre. Le coordinateur nous donne même des indications sur l'état d'esprit émotionnel et corporel de ses invités : « D'emblée, l'œil d'Edgar brille, le tronc se contorsionne d'impatience - d'analyser, d'interpréter, de porter un cri - tout le corps est annonciateur d'un plaisir et d'une vélocité intellectuelle qui promet beaucoup ». On aurait préféré une présence plus discrète du coordinateur des débats dont on comprend bien le souci de donner à cette confrontation de deux penseurs considérables le plus d'éclat possible, mais sa présence, tant à l'ouverture que dans le déroulement des échanges, est peut-être trop abondante et directive pour ne pas laisser le lecteur sur sa faim. Lecture achevée, on a un peu le sentiment qu'Edgar et Pierre ont finalement moins parlé que répondu aux questions (certes pertinentes) qui leur étaient posées, le questionneur ayant préalablement bien étudié et compris (ce qui mérite d'être respectueusement souligné) les œuvres et combats de ses deux invités.

La rencontre démarre donc sur le long texte de Denis Lafay qui nous brosse un tableau assez complet de l'ensemble des problèmes du Terrien contemporain : Pandémie, Bouleversements sociaux et sociétaux, paupérisation, faiblesses multiples d'ordre psychologique ou matériel, précarité, humanisme crépusculaire, cupidité, égoïsme, vassalité, mercantilisation des relations, corruption, vénalité, barbarie etc. etc. Pour sauver l'humanité, il convient de poser les bases d'une résistance possible de **nature poétique** dans le cadre d'une politique capable de nous délivrer de « *l'état prosaïque des choses en vue de « réapprendre à recevoir et à partager le beau, à retrouver le goût d'admirer et de protéger, à offrir un autre récit que le monde dystopique* » actuel. Et Denis Lafay termine son texte par une phrase qui ne peut que toucher, au plus profond, l'âme d'Edgar et de Pierre : « la poésie, enfin, pour qu'à la collusion des armes succède la fraternité des âmes ».

Les questions abordées étant multiples et les réponses doubles, je décide très arbitrairement de limiter mes commentaires à quelques thèmes envisagés indépendamment de leur positionnement dans le débat.

La collapsologie pour commencer, est pour les deux « frères d'âme » l'une des menaces les plus graves menaçant la totalité de la planète. Morin en parle, p. 54, comme de la « *perspective (.) d'un grand effondrement général de toutes les civilisations* », faisant état d'un courant de pensée transdisciplinaire apparu en 2010 notamment avec l'ouvrage de Pablo Servigne : « *Comment tout peut s'effondrer* » (Seuil 2015). Edgar se montre très inquiet à ce propos comme en témoigne ce passage de son intervention : « *Nous nous enfonçons dans une époque de régression qui a débuté il y a une vingtaine d'années et qu'incarnent partout dans le monde, la crise des démocraties, le déferlement de la puissance de l'argent, l'accroissement*

des inégalités, la compression des libertés, la montée en puissance des colères populaires, et partout leur répression ». Même écho chez Pierre Rabhi énonçant quelques pages plus loin « l'avidité (qui) constitue en effet un mal terrible. Elle nourrit et renforce la difficulté de l'être humain à se savoir périssable ».

La Barbarie est évidemment au cœur de la collapsologie qu'elle alimente sans vergogne. Cette fois, je donne la parole première à Pierre qui envisage cette monstruosité humaine d'abord dans la relation de l'homme incapable de savoir « regarder la Terre Mère » qu'avaient pourtant sanctuarisée et sacralisée nos ancêtres. Maintenant elle n'est plus que la raison d'une relation cupide, la population terrestre consommant « beaucoup plus de protéines animales : viande, lait, poissons etc. que de protéines végétales. En conséquence, et pour produire les protéagineux nécessaires à l'alimentation de ces animaux, des étendues de terre considérables sont massacrées ». L'être humain (.) s'est autoproclamé en roi de droit divin. Inouï. Insupportable. Et suicidaire ».

Propos analogues chez Edgar mais qui souligne plutôt des méfaits comparables en mettant l'accent très fortement sur ce signe d'inhumanité qu'est la barbarie, plus exactement même les barbaries car, en ce domaine, l'inventivité humaine s'est montrée prolifique, « l'histoire de l'Allemagne nazie en est une illustration frappante. La barbarie de la haine, qui a conduit à la création des camps d'extermination, était en lien avec la barbarie industrielle, qui consistait à récupérer les ossements, les dents, les cheveux pour en faire des produits ». Ce qui est désespérément inquiétant, c'est que de telles horreurs ne sont pas terminées. Elles restent en lien « avec des barbaries toujours présentes aujourd'hui : par exemple celle de l'hyperspécialisation, et celle d'une pensée réductrice et unilatérale. Quand les barbaries dispersées se mettent à converger, le danger grandit. C'est contre ce spectre que nous devons lutter, et le challenge est immense ». (p.65).

Le Transhumanisme et le Progrès. Ce thème est très judicieusement et historiquement mis en débat par Denis Lafay : « Depuis les lumières, la plupart des progrès techniques nourrissent le Progrès humain, et profitaient à tous plutôt équitablement. Le XX^e siècle est celui d'une culbute. Le progrès technique prospère à une vitesse et selon des règles marchandes qui disqualifient l'examen responsable et éthique qu'il exige pourtant. Ce progrès semble se retourner contre l'intérêt de l'humanité ».

Approbation par Edgar qui, toutefois, contrairement à Denis Lafay considérant tout progrès comme « indiscutable et définitif » estime, lui, que « le projet n'est pas irréversible (.) qu'il soit d'ordre moral, politique, démocratique, ou civilisationnel.

Toute conquête que l'on croit définitive peut être ruinée ». Et Edgar rappelle alors une phrase bien connue : « *Cela signifie que ce qui ne se régénère pas dégénère. S'abstenir de régénérer la morale, la pensée, la démocratie, le débat, les libertés, etc., expose d'évidence la société et la civilisation à la dégénérescence de ces items. Être en régénération permanente est le propre de la vie ?* ».

Elargissant son propos, Edgar envisage alors le transhumanisme et dénonce vigoureusement l'ensemble du « *cénacle économique-technocratique* » comme « la nouvelle illusion ». La tendance scientifique actuelle, en effet, consiste à croire que « *seules les techniques comme l'Intelligence artificielle vont constituer le progrès, voire promettre la victoire sur la mort. Le progrès est (ainsi) détourné de son substrat (humain), circonscrit à la technique et à la science, il est devenu une « fausse bonne idée* ». Dès lors, « *le progrès technique, ainsi désolidarisé du progrès humain, autorise de nouvelles barbaries* ».

On pourrait développer abondamment ce thème immense, mais, pour terminer par un sourire, Pierre propose une petite anecdote de Mikhaïl Gorbatchev sur la dégénérescence potentielle de l'humanité. : « *Une planète de l'espace rencontre sa voisine Terre et lui dit : « Ma pauvre, tu as mauvaise mine ! Tu sens mauvais, tu es dépenaillée... » « Ne m'en parle pas, lui répond la Terre, j'ai attrapé l'humanité. » Et l'autre de répliquer : « Moi aussi je l'ai attrapée, mais je m'en suis guérie et maintenant tout va bien* ».

La démocratie est probablement le sujet le plus complexe concernant le mode de fonctionnement politique et social d'un pays. Edgar rappelle à ce propos la célèbre formule, comique en surface mais inquiétante en profondeur, de Winston Churchill : « la démocratie est le pire des systèmes à l'exclusion de tous les autres » ...Et il ajoute, mais cette fois, avec rigueur et inquiétude : « *Le problème contemporain de la démocratie est qu'elle est décadente. Nous sommes loin en effet d'une démocratie saine c'est-à-dire d'une démocratie cultivant la pluralité d'opinions qui se confrontent et s'affrontent réellement* ». En fait, le constat qui s'impose aujourd'hui est que la diversité s'est effacée « *sous le joug du dogme régnant du néolibéralisme* » qui a finalement vidé les partis, notamment de gauche, « de toute doctrine ». Le tableau qu'il présente du Président Macron et surtout de son mouvement LREM est sévère : « *c'est un ramassis hétéroclite d'individus sans homogénéité de pensée, rassemblés uniquement par la confiance dans leur chef pour être réélus. Nous traversons une formidable crise de la démocratie, et cette démocratie est inadaptée à l'ampleur des enjeux à traiter* ». Dérèglement inévitable dans un environnement national où n'existe aucune pensée du Chef de l'État et de son entourage pour revitaliser la démocratie, trop convaincus qu'ils sont par les diktats de l'économie marchande et libérale. Rien n'est dès lors possible pour le déploiement d'une politique écologiquement, économiquement et culturellement équilibrable.

Je passe sur tous les exemples de situations inquiétantes : hôpitaux, éducation, problème des retraites, transports ferroviaires, privatisations de secteurs stratégiques etc. Denis Lafay approuve et pense que l'obsession du profit immédiat occulte la vision du progrès technologique à mettre en œuvre. La démocratie est donc complètement oubliée.

Quant à Pierre, la question de la démocratie n'est vraiment pertinente « que si l'on porte le débat au-delà du périmètre de la France, de l'Europe et de l'Occident, car *l'enjeu est planétaire. La menace d'une éradication de l'espèce humaine ne va pas, en effet, être bloquée aux frontières de tel ou tel pays* ». Le rôle, disons même le devoir de la démocratie est de s'élever au niveau de l'écologie, c'est-à-dire à celui de la planète, et Pierre déplore amèrement que nous soyons contraints d'évoluer « *dans un environnement excessivement marchand et dans une structure sociale insécurisante* » ayant occulté l'authentique solidarité humaine qui est le fondement d'une réelle démocratie.

La Femme occupe une place importante dans ce débat. C'est une question qui remonte loin dans le passé et qui a déjà atteint des résultats puisque certains pays : la Nouvelle Zélande, l'Islande, le Danemark, la Finlande, Taiwan et l'Allemagne sont dirigés par des femmes. Mais les progrès ont été lents si l'on se souvient de la date d'obtention du Droit de vote des femmes en France et de celle du Droit à l'avortement. Pour Edgar, « *le droit à l'émancipation des femmes est inaliénable et suit une dynamique puissante* ».

À quoi Denis Lafay rappelle que « *partout sur la planète, et pas seulement sous le joug de régimes politiques et/ou religieux régressifs comme en Turquie, ce progrès des femmes recule* » (et il cite de nombreux exemples (aux Etats-Unis et même en Europe) montrant qu'un « champ immense de droits reste à conquérir » et même « que ceux que l'on croyait acquis vacillent »).

La réaction d'Edgar est positive. Il reconnaît la justesse des observations de Denis mais reste confiant : les choses évolueront nécessairement « même si la ligne de crête est ténue et doit composer avec les inévitables excès et déviations propres à tout mouvement de révolution ». Cela dit Edgar note négativement (et je le comprends personnellement) « qu'une frange féministe milite pour couper les rapports avec le masculin ». La guerre des sexes est une idée stupide.

La réaction globale de Pierre au féminisme est simplement admirable à tous égards. Il rejette le machisme culturel fondé sur la subordination du féminin au masculin. Il dénonce le mâle dominant sacralisé et en cas d'adultère, l'injustice flagrante de la lapidation (barbarie honteuse) qui concerne seulement les femmes. Il dénonce les violences en Inde des hommes qui violent les femmes « *et sont à peine*

épinglés », et, d'une façon générale les massacres dont les femmes sont souvent les victimes en toute impunité. Bref, avec la plus grande honnêteté, il stigmatise la situation d'infériorité quasi universelle des femmes, qu'il dénonce comme « l'une des pires tares de l'humanité ». Mais j'ai également admiré la description qu'il fait, en Afrique, du travail quotidien des femmes effectuant toutes les corvées de la maison tandis que les hommes « se pavanent sur le marché, sirotent des cafés avec leurs amis et font leurs prières ». Mais il ajoute, et cela est loin d'être contestable : « cette forme d'esclavagisme n'est pas absente en Occident ».

« La réalité absolue de la vie, (pour Pierre, et c'est avec lui que je conclurai ce thème) ce sont les deux puissances féminine et masculine, qui sont interdépendantes. Le masculin doit reconnaître son féminin, et le féminin reconnaître son masculin. L'acceptation par chaque homme de la part féminine dont il est constitué permettrait de progresser vers l'objectif : l'équilibre, la juste harmonie des énergies et des sensibilités. Cette part, même cette ambivalence, nous devons la revendiquer avec fierté ».

Pour ne rien conclure...évidemment

Après cette longue promenade pas toujours aussi souriante que je l'espérais, je volerai à Denis Lafay qui nous a offert toutes les découvertes de cette belle rencontre, simplement quelques phrases :

Denis Lafay (s'adressant à ses deux invités) : « Vos raisons d'être dans l'espérance, vos motifs de nous donner l'espérance, quels sont-ils ? »

Edgar Morin : « Se sentir « faire commun », « faire ensemble », libère une formidable tonicité qui refoule la tentation du désespoir. « Mon » espoir pour l'humanité autant que pour moi, réside dans la détermination de poursuivre le combat de vivre ».

Pierre Rhabi : « Il n'y a que l'amour qui peut changer le cours de l'humanité. Voilà le retournement auquel, au plus profond de mon cœur et de mon âme, j'aspire. Si chacun de nous change, nous pouvons changer le monde ».

*

Notes

1. Si je rassemble ces indications, c'est parce qu'Edgar Morin nous a fait le grand honneur d'accepter d'être le Président d'Honneur du GERFLINT qui, à la suite du CREDIF (supprimé en 1996) a pris le relais de ce dernier dès 1998 pour défendre la langue et la culture françaises dans le monde.
2. Du cours élémentaire 2^e année au cours moyen 2^e année.
3. Morin a employé le mot historisé que je remplace (peut-être à tort) par historicisé car mon ordinateur refuse obstinément le premier.

4. Op.cit., p. 110.

5. La scotomisation, du grec scotos signifiant ombre ou obscurité, « est un mécanisme de défense par lequel le sujet névrosé nie l'existence de faits qui ont été vécus mais qui lui sont intolérables. C'est un refus de la réalité, un processus de dénégation qui permet de ne pas voir des contenus, images, souvenirs trop angoissants ». Au plan affectif, cela aboutit au refoulement.

6. P.112

7. P.113

8. C'est ainsi, par son seul nom de famille qu'il est plus souvent désigné dans le roman, plutôt que par son prénom. Pour le père, en revanche, le prénom et le nom sont unis pour le désigner.

9. Par exemple -mais ce n'est pas la seule - la pédagogie de John Dewey, précisément dans les années 30 du siècle dernier où Dewey prônait précisément l'éducation progressive (learning by doing) encourageant la découverte par l'enfant de sa propre expérience et des besoins de sa personnalité. Edgar, Salet et les autres flirtaient donc déjà avec la modernité.

10. Tom Mix (1880- 1940) fut l'acteur, le scénariste et le producteur de cinéma le mieux connu en France, notamment dans les années 30-40 avec environ 300 westerns tournés.

11. 4 mariages, chacun d'une durée copieuse, respectivement et dans l'ordre, 18 ans, 16 ans, 28 ans et en cours depuis 11 ans. Si je me permets de donner ces indications, c'est parce qu'elles se trouvent dans le livre. Aucune indiscretion.

12. Le pacte germano-soviétique, aussi appelé « pacte de non-agression », a été signé le 23 août 1939, entre l'Allemagne et l'URSS. Une manœuvre tactique pour Hitler. Moins de deux ans après la signature du pacte, les troupes allemandes envahissent l'Union soviétique.

13. Le mouvement Colibris est une association (Loi de 1901) créée en France en 2007, et fondé sur l'action citoyenne en agroécologie afin de créer un mode de vie plus écologique en agriculture.

14. L'anthroposophie est un courant ésotérique et philosophique s'appuyant sur les copieux travaux de l'Autrichien Rudolf Steiner (1861-1925) dans lesquels se mélangent diverses notions empruntées aux religions indiennes, au théosophisme (concepts de Karma et de réincarnation) au christianisme et au Mouvement New Age. Applications de ces théories à la médecine, la biologie, l'agriculture et l'éducation...mais elles sont peu considérées par les Comités scientifiques. Notons toutefois qu'en littérature et au cinéma elles ont donné des ouvrages qui ont eu un très grand succès comme « Le Matin des magiciens » de Louis Pauwels et Jacques Bergier (1960) dont Edgar Morin a fait l'éloge dans un article de presse.

15. Social et sociétal sont presque synonymes mais ce qui est social indique un rapport entre individus, alors que ce qui est sociétal (apparu postérieurement) indique un rapport collectif à une société.

16. Un monde dystopique est un monde imaginaire où le bonheur est impossible. Par exemple, comparable aux romans de science-fiction 1984 et la Ferme des animaux d'Orwell. C'est donc, contrairement à une utopie, un monde de cauchemar, futuriste, sans espoir.